

Ce texte est issu de l'intervention de Jacques Derrida lors du colloque « Religion et média », organisé par Hent de Vries et Samuel Weber à l'Institut néerlandais de Paris, en décembre 1997. Il est suivi des réponses que Jacques Derrida donna à des discussions improvisées.

Les actes de ce colloque furent publiés en anglais, H. de Vries et S. Weber (dir.), *Religion and Media*, Stanford University Press, 2002.

En français, il a d'abord paru, revu et modifié par l'auteur, dans le *Cahier de L'Herne Jacques Derrida*, n° 83, M.-L. Mallet et G. Michaud (dir.), 2004. C'est cette version que nous reprenons. L'original, que nous avons pu consulter grâce à François Bordes, se trouve dans les Archives Jacques Derrida de l'IMEC (n° DDR183).

Sam Weber a nommé au moins deux choses : l'*ambivalence* et le *père-fils*¹.

J'en tiendrai compte, et suivant ce chemin, je commencerai par suspendre une question. Laquelle ? Celle-ci, entre pères-et fils : Qu'est-ce que Dieu a *dû dire* à Abraham ? Que lui a-t-il nécessairement *signifié* au moment où il lui a donné l'ordre de monter sur le mont Moriah accompagné d'Isaac et de son âne, en vue du pire « sacrifice » (comme on dit, en traduisant de façon fautive le mot *korban*) ? Qu'est-ce qu'il a *pu* lui dire, et *devoir* lui signifier ? Les bibliothèques regorgent de littératures et d'interprétations sur cet événement inouï, sur ce qui eut lieu et n'eut pas lieu en ce lieu. Je m'y suis moi-même risqué, dans *Donner la*

1. Jacques Derrida fait allusion à l'intervention de Sam Weber dans ce colloque, « *Religion, Repetition, Media* », dans *Religion and Media*, Stanford University Press, 2002.

*mort*¹ ou ailleurs. Je vais naïvement, comme toujours, laisser tomber, provisoirement, ces spéculations interprétatives sur ce que Dieu a bien pu vouloir ou devoir dire à Abraham au moment où il lui a donné un tel ordre. Mais on peut avancer, en toute certitude, sans rien savoir d'autre, qu'il a dû lui signifier quelque chose que je résumerai ainsi : « Surtout, pas de journalistes ! ».

Traduisons : « Ce qui arrive ici, mon appel, mon injonction et ta réponse, ta responsabilité (“Me voici !”), tout cela doit rester absolument secret : *entre nous*. Cela doit demeurer *inconditionnellement* privé, intérieur à nous deux et inaccessible : N'en dis rien à personne ». Relisez le récit, il souligne (et Kierkegaard en a rajouté sur ce point) le silence presque total d'Abraham. Celui-ci n'en a parlé à personne, surtout pas à Sarah, surtout pas à sa famille, à personne dans l'espace familial ou public. Ce silence paraît d'une certaine manière plus décisif que cette terrible histoire de fils mis à mort par son père. Comme si l'épreuve

1. J. Derrida, *Donner la mort*, notamment ch. II, « La littérature au secret. Une filiation impossible », Paris, Galilée, 1999.

essentielle restait l'épreuve du secret. C'est vrai *a priori*, il n'y a pas besoin d'interprétation à ce sujet. Les interprétations viennent *après*. Dieu lui a fait savoir ceci, qu'il l'ait dit, articulé ou non : je veux voir si dans la plus extrême épreuve, c'est-à-dire la mort possible (exigée) de ton fils préféré, tu vas être capable de garder le secret quant à la relation absolument invisible, absolument singulière, absolument unique, que tu devras avoir avec moi.

La trahison suprême, c'eût été alors de transformer le secret de cet ordre en une chose publique, autrement dit de faire venir un tiers, d'en faire déjà une *nouvelle* dans l'espace public, une information archivable et visible au loin, *télévisualisable*. « Surtout, pas de journalistes, et pas de confesseurs évidemment, et pas de psychanalystes, n'en parle même pas à ton psychanalyste ! » Il est sûr, apodictiquement avéré, avérable, que Dieu lui a *voulu-dire* cela, le lui a signifié, qu'il l'ait articulé ou non. Et tout nous laisse comprendre qu'Abraham l'a très bien compris, dès lors qu'il se préparait à obéir.

Dieu : « Donc, pas de médiateur entre nous (pas même le Christ qui aura été le premier journaliste ou nouvelliste, comme les évan-

gélistes qui rapportent la bonne nouvelle), aucun média entre nous. Il faut que l'épreuve qui nous lie ne soit pas une nouvelle. Il faut que cet événement ne soit pas une nouvelle. Ni une mauvaise, ni une bonne ».

Une nouvelle, elle l'aura été finalement, dans l'histoire, *comme* histoire. Mais tout comme dans les médias, on serait bien en peine de dire qui aura été le premier témoin responsable de son émission et de sa diffusion. Tant de guerres qui ont suivi auront été déclenchées par l'enjeu de cette nouvelle !

On voulait intituler cette séance, je crois, « Les nouvelles nouvelles¹ ». Il fallait donc que cet événement-là, l'alliance absolument secrète et inconditionnelle entre Dieu et Abraham, Abraham et Dieu, ne devînt en aucun cas une nouvelle, et donc une information. Et d'ailleurs, on ne sait toujours pas ce qui s'est passé, même si une « nouvelle » a été émise et diffusée, on ne sait par qui, à ce sujet.

Laissons cette histoire suspendue au-dessus de nos têtes : pas de « bonne nouvelle » dans cet événement qui, vous le savez, reste la référence

1. Cf. *infra*, p. 31. (NdÉ)

majeure pour le judaïsme et pour l'islam, et point naturellement pour le christianisme, pas de la même façon, malgré toutes les figures, préfigurations et anticipations de la « bonne nouvelle » qu'on a cru reconnaître dans cette mise à mort sans mort du fils.

J'inscris cela aussi sous le signe de ce que Sam Weber a dit hier de la répétition, de la médiation et de Kierkegaard¹. Quand on parle d'Abraham et d'Isaac, il faut compter avec Kierkegaard. L'histoire compliquée de la répétition est au programme.

Ici, deux séries de questions seulement avant d'ouvrir le débat.

1. La *première*, je me la pose de façon désarmée devant le phénomène de la mondialisation télévisuelle, de la médiatisation mondialisée de la religion aujourd'hui. Pourquoi cette médiatisation est-elle fondamentalement chrétienne, et non pas juive, islamique, bouddhiste, etc. ? Il y a naturellement des phénomènes de médiatisation pour toutes

1. S. Weber, « *Religion, Repetition, Media* », dans *Religion and Media*, *op. cit.*, p. 43-55.

les religions, mais il y a un trait absolument singulier dans la puissance et dans la structure de la médiatisation chrétienne, dans ce que j'ai proposé de surnommer la « mondialatinisation ». Là, le phénomène religieux se médiatise non pas seulement sous la forme de l'information, de la pédagogie, voire de la prédication, du discours. Si vous allez aux États-Unis, et la référence américaine est ici fondamentale, et si vous regardez les émissions religieuses, vous constatez, certes, qu'il y a aussi des émissions juives, musulmanes, etc. Maintenant en France, il y a aussi des émissions bouddhistes. Or les émissions non chrétiennes consistent à filmer un discours, une pédagogie, des discussions, mais jamais des événements. Au cours d'une messe chrétienne, au contraire, la chose même, l'événement se passe devant la caméra : la communion, la venue de la présence réelle, l'eucharistie en quelque sorte, voire le miracle (on fait des miracles à la télévision américaine), la chose, là, se passe en direct, au présent, *comme* événement religieux, *comme* événement sacré. Dans les autres religions, on *parle de* la religion, mais l'événement sacré n'a pas lieu dans le corps même de ce qui se présente à la télévision. Et ceci, je pense, a un certain rapport

structural avec ce qui distingue probablement la religion juive ou musulmane de la religion chrétienne, à savoir l'incarnation, la médiation, le *hoc est meum corpus*, l'eucharistie : le dieu devient visible. Toutes les discussions autour de cette formule et de l'eucharistie, de la transsubstantiation seraient ici nécessaires pour développer ce que j'avance. Rappelez-vous par exemple ce que Descartes en dit ou les problématiques de la *Logique de Port Royal*, sa lecture par Marin, etc. Or à re-commencer par l'histoire d'Abraham ou d'Ibrahim, par cette histoire du secret demandé par Dieu à Abraham dans une relation absolument singulière, on se rappelle que cette scène sans scène est systématiquement liée à l'interdiction de l'image, à la non-incorporation, à la non-médiation par le corps de Christ. Il faudrait aussi reprendre ici la problématique icône/idole et discuter la thèse de Jean-Luc Marion à ce sujet¹. Il est évident que la distinction idole-icône ne marcherait pas de la même manière dans le judaïsme ou dans l'islam.

1. Jean-Luc Marion, *La Croisée du visible*, Paris, PUF, 1996. (NdÉ)

Avec la télévisualisation chrétienne, mondiale *comme* chrétienne, nous avons affaire à un phénomène tout à fait singulier, qui lie l'avenir des médias, l'histoire du développement mondial des médias, du point de vue religieux, à l'histoire de la « présence réelle », du temps de la messe et de l'acte religieux. Comment ceci se lie-t-il à la structure générale de l'Église ? Quand on pense aujourd'hui à la médiatisation de la religion, la figure du Pape surgit immédiatement. Bien que les choses aient timidement commencé avant lui, c'est Jean-Paul II qui a su exploiter la plus grande puissance de la technologie médiatique aujourd'hui, à travers le monde. Outre ce que j'ai suggéré de la structure de la médiation et de l'incarnation, hors du *hoc est meum corpus*, de la « présence réelle », cela suppose aussi une certaine structure de l'Église. Toutes les Églises chrétiennes sont plus médiatiques que la juive, la musulmane, la bouddhiste, etc. Et l'Église catholique romaine est aujourd'hui la seule institution politique mondiale avec à sa tête un chef de l'État, même si naturellement ce n'est pas un État comme un autre. Dans aucune autre religion, me semble-t-il, il n'y a de chef d'État qui puisse, en tant que

tel, organiser l'internationalisation de son discours. Un autre chef religieux, le Dalai-Lama, a aussi une certaine envergure médiatique, mais elle ne peut pas être comparée à celle du Pape, et elle se trouve dans le camp des États exploités, opprimés, colonisés – encore non reconnus, non légitimés comme États sur la scène mondiale. Dans le champ du droit international, lui-même dominé par la norme de la souveraineté état-nationale, le Dalai-Lama n'est pas chef d'État, il n'a pas le soutien politique international, ni la légitimité que les « grandes » nations hégémoniques assurent aujourd'hui au Pape.

Il faudrait donc essayer de configurer, de penser ensemble une structure de l'Évangile (la bonne nouvelle chrétienne, l'incarnation, la présence réelle ou l'eucharistie, la passion, la résurrection) avec l'histoire de l'Église et la structure des institutions ecclésiales. Ce serait indispensable pour comprendre en somme que, *aujourd'hui*, la mondialisation télévisuelle de la religion est en même temps une « mondialatinisation » du concept même de religion. Rome, cette chose apparemment archaïque, ce tout petit État, eh bien, cela continue, à travers toutes ces médiatisations, de con-

trôler finalement l'hégémonie télévisuelle de la religion chrétienne (d'abord catholique mais, par rayonnement, chrétienne en général).

À l'intérieur de ce schéma, des différenciations sont nécessaires, en grand nombre. Aux États-Unis, la grosse machine télévisuelle et religieuse est surtout protestante. Un transfert et un ajustement seraient à la fois nécessaires et je les crois possibles, même si je ne peux pas le tenter ici en improvisant. Aux États-Unis, pays majoritairement protestant, pays de l'exploitation capitaliste maximale des télétechnologies télévisuelles (je parle ici des chaînes opérant d'abord sur le territoire américain, je ne parle pas de CNN, on y reviendra peut-être tout à l'heure) et des mises en scènes télévisuelles les plus spectaculaires (c'est de spectacle et de marketing et de *show-business* que nous parlons), pourquoi les manifestations de religion télévisualisée reviennent-elles à des émissions de diverses familles protestantes ? Même si ce ne sont pas des messes qu'on y célèbre le plus souvent, on y montre des « miracles ». Certains d'entre vous ont dû voir aux États-Unis des miracles sur la scène : des corps qui tombent à la renverse sur l'ordre de l'officiant-thaumaturge, ou se relèvent une